



SSN1142-9216

LA CHRONIQUE DE CLAUDE MESPLEDE

Une nouvelle collection : « Points Crime »

Parmi les nouvelles collections apparues ces derniers mois, celle qui porte le nom de « Points Crime » compte déjà une douzaine de titres. Publiée chez Points Seuil, elle est dirigée par Stéphane Bourgoïn, le spécialiste mondial des tueurs en série. Avec une telle carte de visite, rien de surprenant si, dans la livraison du second trimestre, figure, pour la première fois à prix poche, *Le Livre noir des serial killers*, écrit par Bourgoïn lui-même, un best-seller publié en 2004 et qui a été sans cesse amélioré au fur et à mesure que son auteur rencontrait de nouveaux tueurs et qu'il les interrogeait pour tenter de cerner leurs motivations. Il a pu établir un portrait psychologique des monstres qu'il a fait parler et son jugement est formel : « Les tueurs en série sont des psychopathes qui n'ont ni empathie, ni remords. » Ce livre ne retrace pas la totalité des relations établies avec la soixantaine de tueurs qu'il a questionnés. Il en a choisi six parmi lesquels figurent le *Vampire de Düsseldorf*, l'*Ogre de Santa Cruz* et le *Cannibale de Milwaukee*. Bourgoïn considère que son rôle est « de devenir en quelque sorte leur confident, leur ami et surtout, d'entrouvrir petit à petit la porte de la communication. Je suis donc extrêmement concentré. »

Deux autres volumes de la collection, publiés en même temps, devraient également connaître un certain succès : *L'Enfance des dictateurs* est signé Véronique Chalmet qui retrace la jeunesse de dix garçons (Hitler, Staline, Kadhafi, Pol Pot, Franco, Idi Amin Dada, Mao, Mussolini, Bokassa, Saddam Hussein) qui, adultes, deviendront des tyrans. Un livre qui décrypte de façon nouvelle le despotisme. Enfin, *Baltimore* est un épais volume de presque mille pages, écrit par le journaliste américain David Simon, qui est également écrivain, scénariste producteur. Lorsque vous saurez que David Simon a créé deux remarquables séries télévisées, *The Wire (Sur écoute)* et *Treme*, vous aurez une idée de la qualité de son livre sur Baltimore. Pour l'écrire, il a suivi pendant un an les inspecteurs de la brigade criminelle de cette ville et partagé leur quotidien. Autant de détails qui lui ont permis de composer un portrait tout en nuances d'une ville à la dérive.

Deux autres titres sont parus en octobre : *Crimes de femmes*, vingt-cinq histoires vraies racontées par les journalistes Anne-Sophie Martin et Brigitte Vital-Durand. *Les deux affaires Grégory* par le colonel de gendarmerie Étienne Sesmat.

Claude Mesplède

LA CHRONIQUE DE MICHEL AMELIN

LES GONCOURTBATURES DE PIERRE LEMAITRE

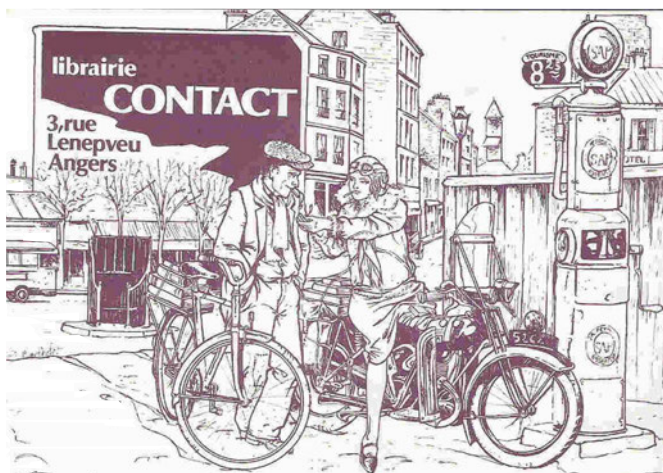
Un Goncourt ayant débuté par le Prix du Premier Roman Policier du Festival de Cognac (pour *Travail soigné* en 2006). Incroyable ! Ce prix, financé par le Festival (passé désormais à Beaune), était édité au Masque Poche, mais n'était pas suivi d'une politique éditoriale, sauf pour certains, comme Paul Halter (prix 1987) ou Andrea H. Japp (1991), qui bénéficièrent d'une carrière assez riche. Actuellement, c'est Barbara Abel (2002) qui semble poursuivre la voie. Fred Vargas (1986) a suivi, elle, un chemin chaotique, sans l'aide du Masque, jusqu'à l'éclatante reconnaissance du public avec Viviane Hamy. Et voilà que Pierre Lemaitre, auteur déjà de plusieurs romans policiers remarquables, décroche la timbale très convoitée se propulsant d'un coup dans le hit des meilleures ventes !

À l'occasion de sa parution en livre de poche, jetons-nous sur *Au revoir là-haut* qui totalise plus de six cents pages et près de quatre cent cinquante avis sur Amazon. Avis loin d'être tous favorables, c'est le moins que l'on puisse dire.

Voilà donc un roman bouclé en 2012 qui se focalise sur le destin tragique de deux poilus entre la dernière semaine des combats de tranchées et 1920. Paru chez Albin Michel en 2013, il apparut d'emblée comme le produit culturel grand public idéal pour le centenaire de la déclaration de la Première Guerre mondiale : coïncidence commerciale certainement voulue. L'action commence en novembre 1918 et se concentre sur le poilu Albert Maillard, ex-comptable, timoré et timide, sous la coupe du bel ambitieux lieutenant Henri d'Aulnay-Pradelle. Alors que les soldats savent l'armistice proche et laissent passer le temps, le lieutenant impose à deux poilus d'aller reconnaître la cote 113. Ils sont abattus et leur mort provoque une bouffée de haine de la part de leurs camarades qui

repartent, galvanisés, à l'assaut des Boches. Mais Albert, à l'écart, découvre les deux cadavres. Ils sont troués dans le dos ! Déduction : c'est le lieutenant l'assassin car il veut finir la guerre sur un coup d'éclat, se faire des contacts hauts placés, redorer son blason et reconstruire son château en ruine. Suit sa tentative de meurtre contre Albert devenu témoin gênant. Albert « meurt », mais ressuscite grâce à Édouard, jeune poilu gravement blessé, qui aperçoit sa baïonnette dépasser de la terre l'ensevelissant dans un trou d'obus... Voilà un début prometteur où l'auteur parvient à concilier documentation, action et dramaturgie extrême avec un style s'adressant parfois au lecteur, assez populaire où perce un cynisme bienvenu. Mais il faut tenir la longueur et dépasser le statut de l'enquête criminelle comme le fait si bien **THIERRY BOURCY** dans son excellente série chez Folio Policier autour de Célestin Louise. Pierre Lemaitre élargit donc le champ de vision historique en prenant un sujet original : celui de la création des vastes cimetières militaires dans lesquels va investir d'Aulnay-Pradelle en créant une société d'exhumations des cadavres enterrés dans les champs de bataille puis mis en cercueil trop petits et bas de gamme facturés plein pot à l'État. Se développe alors le roman avec les relations qui restent tissées entre Albert, Édouard devenu une horrible « gueule cassée » et l'ex lieutenant qui a épousé la sœur d'Édouard. Au milieu du roman, chapitre 20, p. 303 (alors que c'est annoncé en quatrième de couverture pour appâter le lecteur), Édouard met au point une escroquerie nationale aux monuments aux morts menée parallèlement donc à celle du lieutenant. L'auteur se laisse alors emporter par le temps qui passe. Au lieu de le découper, dater, et le concentrer en scènes percutantes, il délaye des périodes (les profs de français appellent ça des « sommaires »). Résultat : les personnages, sans évolution, prisonniers de leur état, s'éteignent ; d'autres comme le père d'Édouard et l'inspecteur de cimetières Merlin viennent à la rescousse, relancent la machine, mais tout se délite alors qu'on se dirige vers une fin freudienne avec Édouard portant l'un des masques qu'il s'est fabriqué avec l'aide d'une petite fille qui ne sert à rien dans l'histoire.

Pierre Lemaitre a pourtant lu tous les romanciers et historiens (sauf Jean-Yves Le Naour non



cité ?) ayant travaillé sur la Première Guerre mondiale (dont Stéphane Audouin-Rouzeau, frère de Fred Vargas !), mais il n'a pas su gérer ses deux escroqueries car l'une d'elle ne pouvait être le fait des deux victimes. Le lieutenant est sous-exploité, tout comme sa femme, la petite fille, sa mère et plein d'autres personnages. Les « sommaires » et les redites (surtout sur la timidité d'Albert) plombent le roman. Enfin l'extravagance d'Edouard, notre « gueule cassée », a du mal à passer. Le pauvre n'a plus de mâchoire inférieure, tout est bouillie de chairs jusqu'à la glotte avec les dents du dessus qui apparaissent plus grandes et plus horribles. Il ne parle donc plus et la communication n'est pas évidente avec Albert son garde-malade. Restent la morphine, la dépression puis l'exaltation borborygmique de l'escroquerie. On frémit devant la difficulté qu'auront les réalisateurs pour incarner ce personnage central. Sans doute choisiront-ils de lui emporter la moitié du visage plutôt verticalement qu'horizontalement, genre joue + œil + oreille. Ce sera plus pratique pour le scénario et l'acteur aura quand même toujours un bon profil. C'est ce qu'aurait dû faire notre romancier.

Michel Amelin

**Les Portes de l'enfer, d'Harry Crews.
Sonatine.**

À Camesh, sinistre bourgade de Géorgie, la vie n'est que monotonie sauf à la maison de retraite dirigée par Axel. Repaire d'incroyables personnages, tant du côté des résidents que du personnel, le Senior Club voit débarquer, par hasard et le même jour, un brillant vendeur de concessions mortuaires, une Cubaine adepte du Vaudou et une jeune femme un peu nunuche qui vient faire une surprise au masseur nain de la résidence. La situation est rapidement explosive. Œuvre de jeunesse d'Harry Crews écrite en 1970, ce roman noir est aussi déjanté que les enquêtes d'Ed Cercueil et Fossoyeur du regretté Chester Himes.

Jean-Paul Guéry

**5 marques
pages contre 3
€ (port
compris) en
chèque à
l'ordre de J-P
Guéry à
l'adresse de La
Tête en Noir**



**Ce monde disparu, de Dennis Lehane.
Rivages « Thriller ».**

Floride, 1943. Les soubresauts de la Seconde Guerre mondiale n'affectent guère les affaires du crime organisé américain, et chaque famille prospère sans soucis. Ancien capo, Joe Coughlin a passé la main mais reste très impliqué dans l'économie souterraine de la mafia dont il demeure un homme respecté. Aussi est-ce avec stupeur et incompréhension qu'il apprend qu'un chef non identifié a lancé un contrat sur sa tête. Fatigué, désabusé et surtout amoureux, Joe hésite sur l'attitude à tenir. Avec son incroyable sens de la narration, l'excellent Dennis Lehane réhabilite avec maestria le bon vieux roman de gangsters.

Jean-Paul Guéry



la Sadel

**Coopérative au
service des savoirs**

7 rue de Vaucanson - Angers -
Tel 02.41.21.14.60

www.sadel.fr

Martine lit dans le noir

La Chambre blanche, de Martyn Waites, Rivages « Thriller ».

Son premier livre, *Né sous les coups*, se passait en 1984, sous l'ère Thatcher. Dans une Angleterre sinistrée. **La Chambre blanche** s'étend sur trente ans. Entre 1946 et 1974 à NewCastel upon Type. « J'ai voulu relater le contraste entre l'idée de construire un futur ambitieux et le fait d'être sans cesse retenu par les malheurs du passé », dit l'auteur (<http://www.meettheauthor.co.uk/bookbites/1621.html>). Mêlant réalité et fiction, Martyn Waites déroule une série de personnages dont on suivra l'histoire pendant trente années. L'ambitieux, Dan Smith, inspiré d'un politicien travailliste, est ivre de pouvoir. Jusqu'à la corruption, mais idéaliste. Il veut donner aux quartiers Ouest de sa ville un « brillant avenir ». En commençant par les démolir pour ériger de grands ensembles. Là vivent Monica Blackblock et sa fille, Mae, au destin tragique, l'enfance injuriée. « La haine et la rage. La rage et la haine. Parfois Mae avait l'impression qu'elles étaient ses deux seules vraies amies. » Son père Brian, détruit tout ce qu'il touche. Il y a aussi Jack, ancien soldat libérateur des camps et revenu traumatisé, et Ralph, l'entrepreneur de travaux publics. La ville rêvée se révèle un enfer. Un labyrinthe dont les occupants ne trouvent pas l'issue. Martyn Waites, par son écriture, par les sujets qu'il traite, s'inscrit dans la lignée des auteurs « noirs » en résonance avec le monde, à l'instar des Britanniques David Peace et Robin Cook. On pense aussi à Ken Loach pour le cinéma. C'est âpre et sans concession. Une certaine forme de désespérance. Et cette question : un autre avenir est-il possible ? (429 p., 22 €. Traduction Alexis Nolent)

Deux romans chez Christian Bourgois Éditeur. Pas du « roman noir », au sens de la classification, mais écrits « dans la douleur du monde », selon l'expression de Tahar Ben Jelloun.

Le premier, de **Szilárd Borbély**, est sorti en mars dernier, et s'intitule **La Miséricorde des cœurs**. Borbély est mort en février 2014 à cinquante et un ans. Connu pour ses poésies, *La Miséricorde des cœurs* est son seul roman. Comment dire la misère ? Comment dire le désarroi et le chaos ? L'action se déroule en 1956, douze ans après l'insurrection de Hongrie. Le narrateur, c'est le jeune garçon de la famille.

La solitude, il l'éprouve dans le quotidien, dans les tracasseries, dans les relations qu'il constate entre ses parents, entre les gens du village. Le regard des autres. L'opprobre sur les différences. Sa mère, d'origine Koulak. Son père, d'origine juive. Une langue très belle, au ton juste. Une lucidité désarmante pour un garçon de cet âge qui raconte l'histoire de sa famille et l'histoire d'un pays en décrépitude. (332 p., 20 €. Traduction Agnès Jarfas)

Délivrances, de Toni Morrison. On connaît son écriture précise, proche de l'oralité. La promiscuité qu'elle crée avec le lecteur. Le sujet raconte l'Amérique. Ses discriminations. Bride, c'est ainsi qu'elle se fait appeler. Son prénom de naissance : Lula Ann. Bride est née noire, très noire, d'une mère noire à la peau claire. Et rejetée pour cela. Pour cet héritage trop lourd à porter. « Elle avait des façons de me punir sans toucher cette peau qu'elle détestait. » (198 p., 18 €. Traduction Christine Laferrière)

Lontano, de Jean-Christophe Grangé., Albin Michel. Il a dépatouillé toutes les magouilles de la 5^e République. Il connaît les travers de tous les grands de ce monde. C'est un homme de l'ombre. Un puissant discret. Il a le bras long et le coup de poing facile. Sur sa femme seulement. Pour le reste, il laisse faire ses sbires. Son nom : Grégoire Morvan, l'un des personnages-clé de *Lontano*, dernier livre de Grangé. Dans les années 1980, Grégoire Morvan a mis fin aux sévices de « L'Homme-Clou », un tueur en série blanc auteur de meurtres rituels. Mais les fantômes ressurgissent et des corps mutilés de la même façon sont retrouvés. En France cette fois. Et c'est l'un des fils de Morvan, Erwan, flic à la crim, que son père charge de l'affaire. Sur huit cents pages, Grangé développe des histoires. Celle d'une famille. Celle aussi d'un système et ses méthodes peu reluisantes. Celle d'un homme que le passé rattrape. C'est noir et ça a un charme fou. *Lontano* n'est qu'un début. Une suite est annoncée pour 2016. (800 p., 24,90 €.)

Martine Leroy-Rambaud

ANCIENS NUMEROS

Il reste quelques exemplaires des numéros (*liste imparfaite*) 17 à 34, 53 à 76, 78 à 176.

-> **Le lot d'une centaine d'anciens numéros : 10 € (chèque à l'ordre de J-P Guéry ou timbres)**

Artikel Unbekannt dissèque pour vous À gore et à cris : Dîner de têtes, de Kââ.

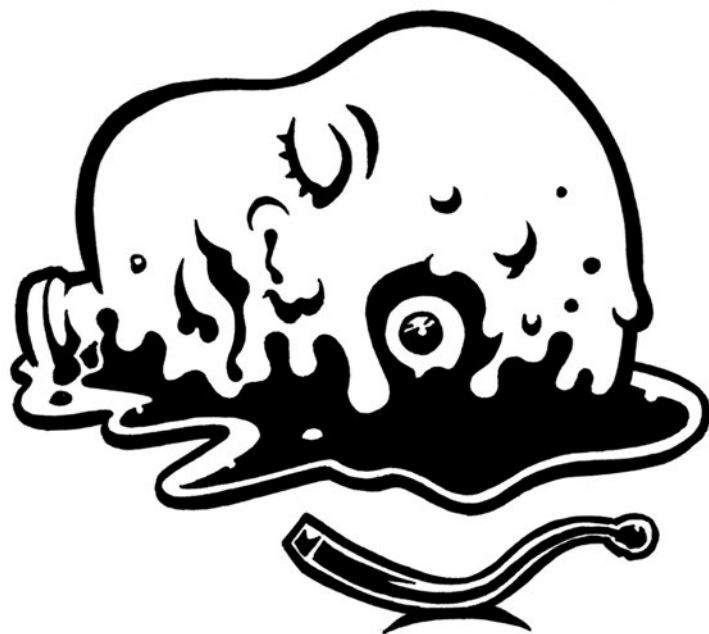
Prévu à l'origine pour devenir le neuvième roman de la collection « Maniac » des éditions Siry (dans laquelle Pascal Marignac avait déjà fait paraître, sous le pseudonyme de Béhémoth, le terrifiant *Voyage au bout du jour*), *Dîner de têtes* connut une destinée singulière. « Maniac » s'arrêta en effet au numéro huit, non sans avoir annoncé un Béhémoth supplémentaire intitulé *Lésions irréparables*. Or, curieusement, si ce dernier trouva refuge dans la collection « Gore » du Fleuve Noir dès 1990, l'auteur récupérant pour l'occasion son pseudonyme de Corsélien, *Dîner de têtes* dut attendre trois ans de plus pour voir le jour.

Ce roman ne fut donc publié qu'en 1993 au sein de la collection « Angoisses », toujours du Fleuve Noir, dirigée par Juliette Raabe, bien connue des amateurs de « Gore », dont elle s'occupa à partir du numéro 89 jusqu'à son interruption en 1990. Hélas, « Angoisses » eut une durée de vie aussi éphémère que « Maniac », avec seulement neuf titres parus entre 1993 et 1994. Dont ce fameux et tant attendu *Dîner de têtes*, que Pascal Marignac décida finalement de signer... Kââ. Kââ le serpent noir et rouge, dont la langue d'une implacable précision avait déjà infligé à l'époque d'*irréparables lésions* à ce qui restait du néo-polar français.

Kââ qui, tel un assassin revenant sur les lieux de son crime, définit à lui seul ce qu'on peut attendre d'une collection intitulée « Angoisses ». Le vieil homme aux grandes dents jaunes roule en Bentley. Il sillonne les routes de campagne à la recherche de proies. Des proies qu'il emmène dans sa propriété décrépite. Et qu'il décapite à l'aide d'une guillotine cachée dans sa cave. Une nuit, le vieux rencontre Khader. Khader lui plaît. C'est un garçon perdu et sensible. Et sans doute un peu fou, aussi. Alors les têtes continuent à tomber de plus belle. Puis sont envoyées dans un carton à chapeau au juge d'instruction Renaud Cloarec.

Pendant que la police cherche, le tueur trouve. Et Khader l'accompagne, à la fois fasciné et horrifié par sa propre descente en enfer. Jusqu'au jour où le vieux décide de le récompenser. La récompense s'appelle Carole. Carole est ce genre de fille qu'on paye. Cher. Si cher que les marges dégagées par son travail permettent de lui offrir un ange gardien. Sentant l'étau se resserrer, l'homme aux dents jaunes

abandonne ses cadavres étêtés. Puis prend la fuite avec Khader, et Carole qu'il a décidé d'épargner. Leur périple les mènera dans un port battu par la pluie et les vents. Et bien sûr se terminera très mal.



Dîner de têtes est donc le roman idéal pour découvrir l'univers de Pascal Marignac. On y retrouve le nihilisme glacé de ses polars, ainsi que les effroyables excès de ses romans les plus sanglants. Sans compter ce style unique, saisissant mélange d'élégance et de brutalité pour mieux dire l'indicible. Les charognards ne s'y sont d'ailleurs pas trompés : il suffit de regarder la cote qu'atteint désormais ce livre sur les sites d'occasion. Hélas, il ne s'agit pas d'un cas isolé, car la plupart des Kââ/Corsélien sont presque introuvables.

Voilà pourquoi je conclurai cette chronique par un message que j'ai adressé aux rédacteurs de La Tête En Noir : « Puisque nous en sommes à former des vœux, en voici un, lancé comme une bouteille à la mer. J'aimerais qu'un éditeur avisé (il me semble qu'il y en a encore quelques-uns) aille profaner la tombe du Fleuve Noir et en extirpe les restes du regretté Pascal Marignac. Les œuvres complètes de cet homme-là réunies en de beaux Omnibus rouge sang, voilà mon rêve. » C'était en janvier 2015. Et aujourd'hui, je persiste et s(a)igne.

Artikel Unbekannt

LE CHOIX DE CHRISTOPHE DUPUIS

Interview de Sébastien Raizer

Nous vous avons dit le plus grand bien de *L'Alignement des équinoxes*. Aurélien Masson nous a vanté les mérites de la suite, c'était donc pour nous l'occasion d'en savoir plus sur Sébastien Raizer.

Sébastien Raizer, à lire le texte d'introduction d'Aurélien Masson, les choses paraissent simples : « Après une longue réunion dans un café, je lui ai simplement dit : "Sébastien, le plus simple serait que tu m'écrives une vraie Série Noire." [...] Huit mois plus tard, je reçois sur mon bureau *L'Alignement des équinoxes*. » Alors, ça a été si facile ?

C'est exactement ça. Facile, non. Évident, oui. Il n'y a pas grand-chose d'intéressant à dire sur le processus d'écriture. En fait, cinq semaines plus tard, j'envoyais une première version à Aurélien Masson. Ensuite, j'ai fait autre chose et, quelques mois plus tard, je suis reparti de zéro pour écrire la version publiée. Ça a pris huit mois en tout, effectivement.



Ce livre est présenté comme le premier d'une série – on peut déjà lire quelques pages de la suite à la fin – avez-vous toute la série en tête ? Est-ce que ça sera plus un diptyque, un triptyque ou une série au long cours que vous suivrez tant que vous ne serez pas

lassé de vos personnages ? Si tout est déjà arrêté pour vous, pouvez-vous nous en dire quelques mots ?

Oui. Pour l'instant on a *L'Alignement des équinoxes*, puis *Sagittarius* pour mars 2016 et *Minuit à contre-jour* ensuite. Davantage que les personnages, avec lesquels j'ai un rapport fort, c'est plus une question de mécanique d'ensemble. Des choses se dessinent. J'observe, j'écoute. Bien sûr, il y a le noyau du réacteur, qui évolue et se développe à son rythme, mais rien n'est globalement arrêté, même si j'ai une vision d'ensemble. Je connais à peu près l'histoire souterraine, intime de certains personnages, et encore... Par contre, l'histoire qui fait le contrepoint, l'histoire de surface qui donne tension, vitesse et rythme, celle-là, je ne tiens pas vraiment à la projeter dans un plan avant de commencer à écrire la première version. Je la sens plus que je ne la sais, et je la découvre grâce aux personnages, en écrivant jour après jour.

Aurélien Masson écrit que lorsqu'il a reçu le livre : « Je me suis pris une grande claque au visage. Pour un coup d'essai, c'est un coup de maître ». Ça a donc été un travail solitaire ? Pas de travail avec lui ensuite ?

On a l'avantage de parler exactement le même langage avec Aurélien, ce qui nous permet de parler très peu, de se comprendre en quelques mots. L'écho qu'il me renvoie est fondamental pour l'évolution du livre, d'une version à l'autre. C'est plus un travail tectonique que technique. Comme j'habite au Japon, on ne se voit pas souvent. Une ou deux fois par an. Mais c'est plus l'ambiance de nos échanges qui oriente les choses, pour ce qui concerne le texte en cours d'écriture. C'est une relation précieuse et rare.

Pour ce qu'en dit votre éditeur, c'est votre première incursion dans le noir. Alors, quelle est votre vision du genre ? Quels auteurs polar (on parlera du reste plus tard) vous ont marqué ?

Aujourd'hui, le monde du polar est totalement éclaté. Au point que je me dis que je n'écris pas de polars : j'écris pour la « Série Noire », et ça n'a rien à voir. Je ne connais pas ce monde de façon extensive, je n'y cherche que des

singularités. Ce qui tombe très bien, parce que la « Série Noire » ne publie que cela : des singularités, avec un fonds commun très fort. Aucune chance de tomber sur un livre que vous avez déjà lu cent fois ailleurs... Quant aux auteurs, les plus importants dans mon itinéraire ne sont pas des auteurs de polars. Mais j'ai lu et relu passionnément de nombreux auteurs noirs : Chandler, Thompson, O'Connell, Goodis, Dantec... Quand j'étais ado, un bouquiniste les vendait deux francs et les rachetait ensuite un franc. Des vieux livres au papier jauni, avec une odeur de poussière : j'en ai dévoré des dizaines et des dizaines, je les choisissais en lisant quelques mots du texte de quatrième de couverture et je ramenaient la pile la semaine suivante pour en racheter d'autres... Parmi les plus récents, je lis tous les romans de Matthew Stokoe et Jo Nesbø. Et des Japonais qui ont la beauté et la fragilité de fleurs séchées, comme Edogawa Ranpo... Pour ne parler que des « polars ».

Entrons plus en détail dans le roman : comment est-il né ? Et d'où vient cette idée de l'Alignement des équinoxes ?

Tout est parti de la Vipère : radical, insaisissable et dangereux, dans ses actes comme dans son discours... Je savais exactement ce que je voulais : le cœur du noir, le noir absolu, ne réside pas tant dans les actes violents, que dans une pensée totalement hors de contrôle : une vision du monde oblique, irréfutable et inconditionnelle. Une vision du réel et de l'existence mise en actes. Ontologique, carrément. Et lumineuse, au final. Exactement luciférienne, en un sens. Le reste est venu d'un bloc : les personnages de Wolf et Silver, de Karen la samouraï. Il fallait que la force noire de la Vipère prenne corps. Et là, Diane est venue pour la mettre en scène. Le jour où j'ai eu l'idée de la *loi de l'alignement*, j'étais persuadé que sa formulation existait déjà. Or, je n'ai rien trouvé à ce sujet, sinon une séquence de démonstration mathématique qui s'appelle la théorie de l'alignement. Ça n'avait rien à voir avec mon propos, mais je me suis dit : OK, je fonce. Le reste, c'est écouter la mécanique des sphères, quoi qu'elle dise.

Ce qui marque, entre autres, ce sont les personnages, leurs forces et failles (pour le plus grand plaisir de la Vipère). D'où viennent-ils ? Comment les avez-vous travaillés ?

Ils sont vraiment venus d'un bloc. Ou plutôt, j'ai



tout de suite pu attraper l'une de leurs facettes, et ensuite j'ai observé les autres quand ils étaient dans différentes conditions d'adrénaline, de violence, de doute, de solitude... Je ne les ai pas travaillés. Je les ai écoutés. Ils étaient déjà là.

Merci bien.

Christophe Dupuis

Dōitashimashite ! Arigatō gozaimashita.

どういたしまして！ありがとうございました。

Vous pouvez lire l'intégralité de l'interview sur <http://www.encodedunoir.com>

L'Homme de la montagne, de Joyce Maynard. 10-18 N°4967. 1979. Dans une bourgade proche de San Francisco, deux sœurs inséparables de treize et onze ans sont un peu livrées à elles-mêmes durant tout un été. Entre un père policier enquêtant à temps plein sur un insaisissable tueur en série local et une mère dépressive, les deux gamines découvrent la liberté, laissent libre cours à leur imagination et tentent même d'identifier le tueur. Racontée trente ans plus tard à la première personne par l'ainée des deux sœurs, cette histoire tendre et attachante est avant tout une touchante évocation de l'adolescence, cet état fragile entre l'enfance et la vie adulte.

Jean-Paul Guéry

LE BOUQUINISTE A LU

Meurtriers sans visage d'Henning Mankell chez Points.

Je tiens à le dire, c'est la première fois que j'écris une chronique dont l'auteur décède pendant sa rédaction. C'est regrettable car l'homme en plus de sa qualité d'écriture était profondément humaniste, et ses combats politiques ne font qu'honorer sa mémoire.

Je l'avais dit dans la dernière *Tête en noir* : je l'ai fait. J'ai lu un autre polar nordique. Et j'ai encore pris un Point.

Depuis que j'y ai découvert Michaël Connelly (ça fait donc longtemps), je suis un fan irrationnel de Points. Et, pourtant, ils ont Indridasson... Cette fois-ci point de collection Collector mais une petite curiosité cependant : la collection Point 2. J'explique, c'est imprimé sur du papier bible, c'est deux fois plus petit qu'un poche classique et ça s'ouvre à la verticale finissant donc avec une page du format poche. Cinq cent cinquante pages pour un centimètre d'épaisseur, c'est malin, pratique et a un look sympa. Je ne sais pas si ce livre breveté (donc plus cher) a fonctionné mais je n'en vois nulle part, je ne vais pas partout non plus.



Le héros de Mankell, Kurt Wallander, a une vie beaucoup plus positive qu'Erlendur, le pauvre héros de l'auteur islandais (voir ma chronique dans *LTEN* N°175). Sa femme l'a quitté mais ne le hait point. Il ne parle plus à sa fille mais elle l'aime encore même s'il l'agace (et elle a une vie « normale »), son mentor, collègue et ami est en train de mourir d'un cancer avec beaucoup d'amertume. Ses collaborateurs ne le méprisent pas : bref, c'est un homme heureux.

L'enquête se déroule en Scanie, qui s'apparente un peu à la côte d'Azur suédoise. Ça a l'air aussi beau que Calais, c'est dire...

Dans l'une des deux fermes isolées dans la campagne profonde, un retraité ne dort pas. Il est surpris de ne pas entendre l'habituel hennissement de la jument de son voisin, et jetant un œil dehors se rend compte que la fenêtre de la cuisine de ses voisins (un couple d'autre retraités, amis de toujours) est cassée. L'homme découvrira une véritable boucherie. Wallander est chargé de l'enquête, qu'il réalisera de manière minutieuse. L'élément permettant de dénouer l'écheveau de ses présomptions a le défaut de se situer après les deux premiers tiers du roman. Mais plus que l'enquête, Mankell écrit à la manière naturaliste, ses personnages sont tous identifiés et typés et nous baignons dans la société suédoise que le héros reconnaît de moins en moins, transformée par la violence omniprésente. Un très beau roman, donc, qui vaut par la profondeur de l'écrit plus que par tout le reste.

China Export de Patrick Delahais chez Terre de Brume.

Les éditions Terre de Brume sont en Bretagne, et privilégient habituellement la réédition de textes disparus (comme ceux de Hogdson par exemple), ont une EX-CEL-LEN-TE collection polar « Granit noir », et une collection littérature très diversifiée comme nous allons le constater ici.

Théo Klent a pour profession pilier de bar. L'établissement *Le Bon coin* est tenu par Jean-Louis et possède son poivrot : Estèbe. Théo est embêté par son ardoise dans le bar et cherche un moyen de s'enrichir sans avoir à changer ses habitudes. Confiant en l'analyse socio-économico-mondialiste de ses deux compères, il décide de se lancer dans le commerce international et décroche un contrat pour livrer une entreprise française en pièces usinées en nickel, d'une part, et trouver un fournisseur en Chine pas cher, d'autre part. Tout se passe comme sur des roulettes jusqu'à la livraison des pièces qui ne correspondent pas aux gabarits demandés par l'entreprise française alors que pour les Chinois si. Et, bien entendu, personne ne veut payer. Continuant dans le génie, Théo vend les pièces au poids du nickel comptant sur les faiblesses du droit commercial international. L'entreprise chinoise mandate alors un membre des triades pour récupérer l'argent. Ce qui tombe bien puisque ce rusé renard doit commercialiser en Europe un tombereau de contrefaçons de jouets pour enfants et que son

fils possède un restaurant à Paris qui sert de couverture à de la prostitution.

Sauf que le fils est un peu dépassé par les événements. La première tentative d'intimidation a lamentablement échoué mais l'alerte a échaudé Théo qui va prendre comme protection pour son bureau (*Le Bon coin* donc) un ancien flic, chaudement recommandé par le commissaire véreux chargé de l'enquête, et qui s'avère un va-t-en-guerre très doué. Heureusement, le papa chinois débarque...

Comme vous vous en doutez, le roman est une vaste pantalonnade parfaitement maîtrisée par son auteur. C'est malin, très drôle et rarement comédie policière ne m'aura autant fait pouffer de rire (sous le regard inquiet de ma charmante épouse). Les personnages secondaires sont truculents, c'est très bien écrit, et je n'espère qu'une suite aux aventures du rusé Théo Klent qui, je l'espère, n'en restera pas à ce magistral coup d'essai.

Jean-Hugues Villacampa



TROPHEES 813

Les trophées 813 - 2015 ont été décernés le 5 octobre dernier

Roman francophone

1 – Hervé Le Corre - *Après la guerre*

2 – Elena Piacentini - *Des forêts et des âmes*

3 – Nicolas Matthieu - *Aux animaux la guerre*

4 – Jérôme Leroy - *L'ange gardien*

5 – Franck Bouyse - *Grossir le ciel*

Roman étranger

1 – Peter May - *L'île du serment*

2 – Leonardo Padura- *Hérétiques*

3 – Shannon Burke - *911*

4 – Ron Rash - *Une terre d'ombre*

5 – Deon Meyer - *Kobra*

Maurice Renault

1 – Vincent Platini - *Krimi*

2 – *La Tête en noir*

3 – *Les Carnets de la Noir'ôte*

4 – *Blog Lectures de l'Oncle Paul*

5 – *Blog Action Suspense*

Bande dessinée

1 – Oiry et Trondheim – *Maggy Garrison*

2 - Keko et Altarriba – *Moi assassin*

3 – Cooke d'après Stark – *Parker 4*

4 – Chavouet – *Petites coupures à Shioguni*

5 – Pastor – *Bonbons atomiques*

Jean-Paul Guéry



CONTACT

LA PAGE DE JEAN-MARC LAHERRÈRE

Deux titres pour nous pencher sur notre passé, plus ou moins récent.

Le premier est français. *Une plaie ouverte* de **Patrick Pécherot** nous ramène plus d'un siècle en arrière. 1905, Matthew J. Vermont, privé chez Pinkerton, est payé par un Français pour retrouver un certain Valentin Louis Eugène Dana. L'homme aurait été aperçu dans le Wild West Show de Buffalo Bill. En 1870, Dana, Verlaine, Courbet, Vallès, Louise Michel et bien d'autres résistaient aux Prussiens puis aux Versaillais. Marceau faisait partie du groupe. Il est resté à Paris et a survécu à l'épuration. Il pense que Dana était un escroc qui les a trahis. Il le cherche partout. Bientôt le Wild West Show va débarquer à Paris, l'heure de la confrontation a peut-être sonné, si Dana existe toujours, s'il est bien celui que croit Marceau... *Une plaie ouverte* est un roman qu'il faut mériter. Mais on est récompensé au centuple des petits efforts consentis. Il faut quelques efforts parce qu'on ne voit pas du tout, au début, où l'auteur nous amène. Chapitres très courts, qui suivent les tribulations d'un détective à la poursuite d'un fantôme dans tous les États-Unis. Des morceaux de réponses, des éclats de vérité ou de racontars, des éclairs de souvenirs remontant à 1870. Chaque chapitre est passionnant, l'ensemble est comme flottant en apesanteur, sans que le lecteur comprenne bien ce qui relie les morceaux. Puis on arrive à Paris, entre juillet 1870 et juin 1871. Les espoirs, les désillusions, les erreurs, la grandeur et les petites choses, le courage, la générosité et quelques mesquineries de La Commune. Puis le massacre, le bain de sang mené et commandé par ceux qui ont eu peur d'être dépossédés de leur pouvoir et de leur argent par les gueux. De très courts chapitres qui font revivre magnifiquement cette année mythique, vomie par les uns, idéalisée par les autres. **Patrick Pécherot** déboulonne les statues, non pour les oublier et les enterrer, mais pour faire renaître les hommes de chair et de sang. Admirables mais humains, donc faibles parfois, injustes, envieux, hésitants ... et pourtant capable d'une telle grandeur. Ce qui ne les rend que plus remarquables. L'intrigue se noue. Petit à petit, le tableau que l'on ne distinguait pas au début commence à prendre forme. Une forme qui pourrait être un trompe-l'œil. L'ombre est-elle lumière ? Voit-on un négatif ? Une photo truquée ? Qui est réel, qui est un ectoplasme ?... C'est tout cela qui sera dénoué de façon admirable et bouleversante dans la deuxième partie du roman. Pour un final qui vous laisse pantois.

Le second, *La Chambre blanche* est le second roman traduit de l'anglais **Martyn Waites**.

1946 à Newcastle, nord de l'Angleterre. Jack Smeaton revient de la guerre, complètement traumatisé par ce qu'il a vu lors de la libération des camps. De retour au pays, il ne voit aucun espoir pour lui. Jusqu'à ce qu'il assiste à un meeting de Dan Smith, leader travailliste qui promet de refaire le monde et surtout la ville. Avec lui et Ralph Bell, ils vont éradiquer les taudis, faire surgir de terre une nouvelle ville, plus belle. Une ville où les ouvriers seront fiers de vivre. Malheureusement, le pouvoir et la construction entraînent toujours la corruption. Surtout quand dans les parages traînent des gens comme Brian Mooney, déjà fracassé et tordu, qui hait le monde entier et est prêt à tout pour se venger de tout et de tous. Vingt, trente ans plus tard, que restera-t-il de leurs rêves à tous ?

Trente ans de la vie d'une ville du nord de l'Angleterre. Trente ans d'espoirs déçus, d'illusions fracassées, de vies détruites, de trahisons, de souffrances, mais aussi d'espoirs qui renaissent, de révoltes, de courage, de révolution politique, culturelle et musicale. Le démarrage de ces cités qui au départ furent un rêve de modernisme et sont aujourd'hui le symbole de l'échec. Trente ans de destins d'hommes et de femmes brisés, qui se relèvent encore et encore ... jusqu'à la dernière fois. Trente ans d'histoires individuelles dures, âpres, insoutenables parfois, qui dressent le portrait de toute une époque. Trente de souffrances pour les plus faibles. Des histoires qui montrent que la souffrance ne rend pas meilleur, elle rend méchant, méfiant, et, souvent, la victime devient bourreau. Des histoires racontées avec une lucidité qui n'exclue pas l'humanité, bien au contraire et avec autant d'empathie que de tranchant. Une vraie saga avec du souffle, de l'énergie, une générosité et une écriture à la fois sans pitié et pleine de tendresse. Des personnages incroyables, inoubliables, de la plus extraordinaire des héroïnes au dernier des salauds. Des personnages faibles, terrifiants, attachants, fragiles, indestructibles, faillibles...

Jean-Marc Laherrère

Patrick Pécherot, *Une plaie ouverte*, Gallimard « Série Noire » (2015).

Martin Waytes, *La Chambre blanche* (*The White Room*, 2004), Rivages « Thriller » (2015), traduit de l'anglais par Hubert Tézenas

Dans la bibliothèque à Pépé

La chronique de Julien Heylbroeck

Le Voyage en rond de Marc Agapit. Fleuve Noir « Angoisse » n°113 (1964)

Auguste Valmi est un retraité curieux et qui s'ennuie. Il lisait beaucoup, mais des problèmes oculaires l'empêchent à présent de s'adonner à son passe-temps favori. Il décide alors de vivre des aventures par lui-même, et entreprend de suivre des inconnus dans la rue, pour se distraire. Le hasard le fait tomber sur son voisin. Scroudge, car tel est son nom, est étrange, son comportement intrigant. Cet ancien domestique finit par lui confier son histoire : il ne se souvient pas vraiment de son passé, il a des troubles de l'identité... Bref, il ne sait plus trop où il en est, ni même qui il est. Et pour cause : dès qu'il s'endort, il rêve qu'il devient Verdure, un tueur à gages impitoyable. Et dès que ce Verdure s'endort, il rêve qu'il est Scroudge. Et tout ça se complique quand ces personnages-là se mettent également à rêver qu'ils sont autres... De plus, les rêves reviennent, cycliques, et s'entrecroisent... Et pendant ce temps, une vague de crimes affreux, d'une grande sauvagerie, ensanglante la capitale.

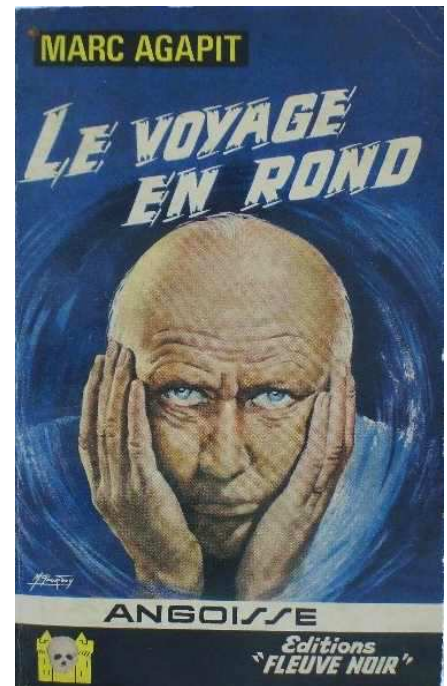
Marc Agapit (1897-1985) est un nom de plume d'Adrien Sobra. Ce professeur d'anglais et écrivain a écrit plus d'une trentaine de romans fantastiques, presque tous publiés au Fleuve Noir, dans la collection « Angoisse ». Il a également écrit des polars sous le pseudonyme d'Ange Arbos. Agapit prend souvent comme protagoniste un notable, un homme instruit, fréquemment un ancien professeur, médecin ou avocat, qui raconte à la première personne ce qui lui arrive ou ce dont il est témoin. Se dessine au fur et à mesure des romans une fresque impitoyable sur la bourgeoisie rurale et provinciale. Même si, ici, l'action est, pour une fois, parisienne.

Un « Angoisse » dans *La Tête en noir* ? Eh oui, car ici, point de spectre, de revenant ou de créatures démoniaques tapies dans les recoins sombres d'une caverne. Dans *Le Voyage en rond*, Marc Agapit nous fait faire la connaissance d'un pauvre type, un paumé complet, qui est victime de dédoublements de la personnalité. Fantasme-t-il une autre existence, abrite-t-il un autre *lui* qui lui permet de laisser libre court à ses pulsions vengeresses ? Ou est-il victime d'un complot ? *Le Voyage en rond*, c'est un *Lost*

Highway avant l'heure, c'est un polar lynchien qui tourne en boucle et nous perd dans ses méandres. Les rêves s'emboîtent, les vies se suivent, se croisent, se ressemblent. Des personnages rencontrent nos deux protagonistes et ont des destins différents suivant qui vit le rêve éveillé. Et tous se manipulent les uns les autres.

Ou bien s'entretuent.. On revient bizarrement dans le temps car les mésaventures de ce pauvre Scroudge se répètent, comme des cauchemars provenant d'un traumatisme enfoui dans sa mémoire. Et Valmy, voyeur sans scrupule, qui s'amuse de tout ça, se fait bientôt happer par le mécanisme qu'il observait. Ce récit en boucle où le protagoniste principal ne cesse de changer a tôt fait de nous faire nous demander où est le rêve et où est la réalité. Il est bientôt question d'hypnose et de manipulation, un horrible complot pour faire main basse sur un volumineux héritage. Mais même de ça, on ne peut en être sûr. Nous voilà ainsi à errer avec Scroudge, le pauvre gars rattrapé par un passé qui n'est pas le sien, condamné à un futur qui lui est étranger, Verdure, l'assassin sadique et professionnel ou encore le fakir Kirman, virtuose de l'hypnose, qui cache de lourds secrets.

C'est donc bel et bien à un polar que nous avons à faire. Un polar noir mais également rouge car les scènes de crimes sont poisseuses et bien gore comme il faut. Un polar sinueux, ténébreux et déroutant, et à la construction géniale, qu'on a envie de reprendre au début une fois arrivé à la dernière page, comme si chaque lecture allait nous révéler davantage d'indices sur ce labyrinthe mental, en espérant vaguement en trouver la sortie...



Julien Heylbroeck

EN BREF... EN BREF... EN B

Le Crime de Julian Wells, de Thomas H. Cook. Le Seuil « Policiers ».

Le suicide d'un célèbre auteur de romans noirs plonge son ami d'enfance Philip dans un océan de perplexité et surtout de culpabilité. Pour tenter d'expliquer ce geste terrible, Philip se remémore leur passé commun de voyageurs et notamment un séjour en Argentine au temps de la sinistre junte militaire, au cours duquel leur jolie interprète locale avait été enlevée. Une disparition tragique qui avait bouleversé son ami bien au delà de leur apparente complicité. *Dans ce roman aux indéniables qualités littéraires, Thomas H. Cook exploite avec bonheur la duplicité de ses personnages pour mieux manipuler le lecteur.*

Le Doute, de S. K. Tremayne. Presses de la Cité.

Pour atténuer l'insurmontable chagrin qui a suivi la mort accidentelle de l'une de leurs filles jumelles de six ans, Angus et Sarah déménagent dans une maison très rustique située sur une petite île écossaise isolée. Mais le dépaysement n'empêche pas Kirstie, leur fille survivante, de souffrir de troubles de la personnalité assez inquiétants qui la poussent à s'identifier à sa sœur décédée. *Et dans cet endroit perdu où la nature même peut se montrer dangereuse et où les adultes ne jouent pas toujours franc jeu, l'angoisse étreint inexorablement le lecteur. Un suspense psychologique aux ressorts très habiles.*

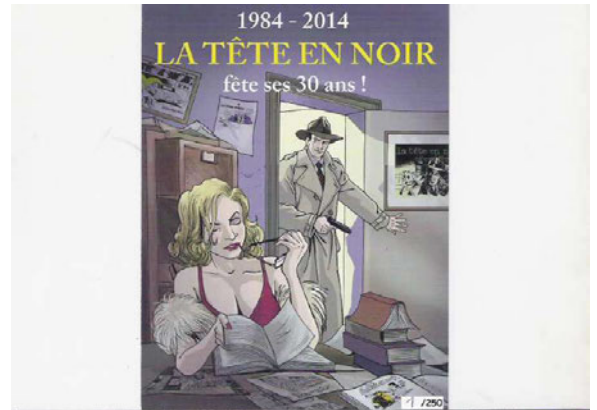
Sombre est mon cœur, d'Antti Tuomainen. Fleuve « Noir ».

C'est avec la volonté farouche de connaître enfin le sort de sa mère disparue vingt ans plus tôt qu'Aleski entre au service du très riche et très influent homme d'affaires finlandais Henrik Saarinen. Engagé comme gardien de la riche propriété proche d'Helsinki, Aleski espère découvrir l'indice qui permettra d'accuser son patron du meurtre de sa mère. Aidé d'un policier à la retraite, il s'immerge dans cette famille au risque de perdre son âme, et tisse des liens avec d'étranges personnages ambigus. *On se laisse facilement prendre au jeu de ce garçon obsédé par sa quête de la vérité et qui en oublie la réalité.*

Jean-Paul Guéry

NOS ILLUSTRATEURS ONT DU TALENT

Vous pouvez vous procurer les 7 cartes présentées ci-dessous, signées Gérard Berthelot et Grégor en tirage très limité (250 ex. numérotés) en envoyant 5 euros à **J-P Guéry – La Tête en Noir – 3, rue Lenepveu – 49100 Angers.**



Du roman policier au film noir, la rubrique de Julien Védrenne

Le Petit arpent du Bon Dieu

ou la rencontre entre Erskine Caldwell, Anthony Mann, Ty Ty Walden et Robert Ryan

1933, un an après *La Route au tabac*, Erskine Caldwell publie son quatrième roman et peut-être bien le plus abouti, *Le Petit arpent du Bon Dieu*. Le romancier qui s'est fait remarquer par son intérêt pour la ruralité et ses descriptions d'un Sud pauvre symbolisé par le travail du coton dans l'État de Georgie allie cette fois crise économique rurale et urbaine avec une rare violence pour au final dresser un constat amer sur la chaîne entière du coton. Ce roman, paru en France dès 1936 aux éditions Gallimard n'a depuis malheureusement pas bénéficié d'une nouvelle traduction. Il n'empêche que c'est un ouvrage enlevé à la fois drôle, triste et désabusé, et toujours autant d'actualité. En 1958, Anthony Mann l'adapte avec l'immense (dans tous les sens du terme) Robert Ryan pour incarner Ty Ty Walden, le patriarche d'une famille qui survit grâce à cent arpents de terrain pour peu que l'on y fasse pousser du coton. Cette Amérique conservatrice, Erskine Caldwell ne fait pas que la dénoncer. Le petit arpent du Bon Dieu, c'est ce pourcentage de terrain dont les récoltes vont à l'Eglise. Mais ce terrain est aussi le lieu d'une vaste chasse au trésor héritée du grand-père de Ty Ty. Aussi, lui, ses fils et ses deux nègres passent-ils leur temps à creuser la terre « scientifiquement » au lieu de la labourer pour y chercher un filon d'or. Et Ty Ty de déplacer sans cesse cet arpent pour ne pas être obligé de donner tout l'or qui pourrait se trouver enterré à l'Eglise ! Seulement, c'est sans compter Griselda, la bru à la poitrine éblouissante, Darling Jill, la fille aux pulsions incontrôlable et Will Thompson aux pulsions incontrôlées. Le goût naturel du sexe est omniprésent comme souvent chez Caldwell, et les jalousies exacerbées. Tout ceci ne peut qu'aboutir à un drame, et triple drame il y aura. Car Will Thompson est un homme brut dont le travail dans une usine de filature est menacé par le Grand Capital, celui qui cherche le moindre profit. Meneur d'hommes en grève, il passe son temps à boire, à baiser et à rêver de remettre l'électricité dans son usine. Ce dernier rêve l'enverra *ad patres* avec trois balles tirées lâchement dans son dos par des briseurs de grève. Quant à Jim Leslie, le seul fils qui a fait fortune, sa passion bestiale pour Griselda le perdra à tout jamais, tué par son frère Buck. Enfin, Buck se suicidera non sans entendre son père Ty Ty gémir inlassablement « Du sang sur ma terre ». Autant le roman est sauvage, féroce

et noir, autant l'adaptation cinématographique apparaît d'une sagesse étonnante. Certes, Robert Ryan laisse éclater sa classe avec son personnage de grand échalas illuminé, certes Fay Spain (Darling Jill) et Tina Louise (Griselda) sont époustouflantes et justes, et certes Buddy Hackett (Pluto Swift) joue parfaitement cet apprenti-shérif drôle, ventripotent et malhabile, mais l'intrigue est épurée de tout ce qui fait sa force et son essence. Alors bien sûr, le code de censure Hays est passé par là, et l'on ne peut s'attendre à voir une femme blanche coucher avec un nègre fut-il albinos, mais les tromperies et autres coucheries répétées au sein d'une même famille ont été gentiment remisées. On pourrait passer là-dessus en recontextualisant (et par là même accepter que la bestialité se transforme en romance), mais il en va de même de la lutte des ouvriers. Celle-ci est réduite à peau de chagrin, et la mort de Will Thompson n'est due qu'à son acharnement à vouloir rétablir le courant dans l'usine, et c'est un vieux gardien qui le tue malencontreusement ET de face. Le message contestataire est lui aussi remisé. Quant à la fin de ce qui aurait dû être un film noir, elle est banale, plate et aseptisée avec un retour aux valeurs traditionnelles du travail et de l'amour. Et l'on comprend aisément pourquoi le film ne cesse d'hésiter entre comédie et drame : il n'a pas su jouer la même partition que le romancier, qui lui est magistral dans cette même alternance. Mais comme le répète un peu à tort et à travers Pluto Swift, cela reste un bon film pour peu que l'on n'y cherche pas ce que l'on trouve dans le roman, « positivement ».

Julien Védrenne

Le Petit arpent du Bon Dieu (God's Little Acre, 1933) d'Erskine Caldwell (Gallimard, « Folio » n°419 ; 270 p. – 7,00 €.). Adaptation éponyme d'Anthony Mann (Etats-Unis, 1958 ; 117 min.) sur un scénario de Philip Yordan et Ben Maddow. Avec : Robert Ryan, Aldo Ray, Buddy Hackett, Jack Lord, Fay Spain, Vic Morrow, Helen Westcott, Rex Ingram, Tina Louise...



la Sadel

Coopérative au
service des savoirs

7 rue de Vaucanson - Angers -

Tel 02.41.21.14.60 et www.sadel.fr

PAUL MAUGENDRE A LU POUR VOUS...

Serguei Dounovetz : La Vie est une immense cafétéria. AAARG ! éditions.

Avec la mort en libre-service...

L'univers littéraire de Serguei Dounovetz est noir et ne possède aucune rémission. Ou presque. Les protagonistes subissent les aléas de la vie, ou les provoquent, jusqu'à leur extinction, comme une lumière qui aurait été allumée trop longtemps.

Douze nouvelles, pas une de plus pour ne pas tenter le sort, douze nouvelles, sombres, très sombres, avec quelquefois une lueur d'espoir sous forme de dérision, une éclaircie dans un monde voué au noir, comme douze peintures réalisées par Edvard Munch.

Douze nouvelles dont le Languedoc et le Roussillon servent de décor, mais également Paris et peut-être Le Havre. Et, bien évidemment, certaines de ces nouvelles interpellent le lecteur pour des raisons personnelles, sentimentales ou autres qu'il saura plaquer à sa convenance.

Ainsi dans « **P'tit bob** » nous entrons dans l'univers d'un amateur de rock, le vrai, celui qui déménage. Roberto est sous le charme de P'tit bob depuis que son grand-père Luigi, docker sur le port havrais, lui a donné en héritage *Come and see me*, un vieux 33 Tours de 1978, et qu'il écoute en boucle depuis qu'il est tout petit, et même avant. D'ailleurs c'est le seul qu'il possède. Pas grave. Roberto s'identifie à Little Bob, le chanteur de Little Bob Story, devenu Little Bob Blues Bastards.

Dans « **Walther, mon meilleur ami** », Serguei Dounovetz nous entraîne dans le quartier de la porte de Vanves et d'Alésia. Ce quartier dans lequel vécut Georges Brassens, Renaud et quelques autres qui ont marqué leur époque. Tanguy se rend à un rendez-vous Porte de Vanves avec son meilleur ami, un Walther P38, dans la poche. Il a décidé de s'en débarrasser.

« **La Main du diable** » nous propulse quelques siècles en arrière, chez les Hurons. Une série de meurtres se propagent dans un petit régiment. Un point commun relie ces exécutions et pour le capitaine Mandrin, les morts n'étaient pas exempts de reproches.

« **Pirate** » est un chat, ou plutôt était un chat. Et toute sa vie Pirate aura subi les avanies prodiguées avec une certaine jouissance par les humains et le mauvais sort. Seul Dominique, celui qui l'a recueilli quand il était encore un minuscule chaton, a essayé de l'entourer d'affection. Féline aussi, une vieille chatte. Mais quand le mauvais sort s'acharne, il n'y a rien à faire, sauf peut-être



croire en un au-delà meilleur

« **Le Dernier pour la route** », c'est Gonzo, le narrateur, le dernier d'une fratrie de cinq. Et une nuit ses frères reviennent lui rendre une petite visite. En rêve, ou en cauchemar. Ils sont tous décédés, d'une façon différente, mais ils sont bien morts, de même que son grand-père. Mais là ce n'est pas pareil que dans la réalité, celle qu'on lui a toujours serinée.

Ceci n'est qu'un petit extrait de l'univers de Serguei Dounovetz, un univers qui vous touche, car parmi ces nouvelles, l'une au moins s'approchera du vôtre, vous renverra dans votre enfance avec des désirs enfouis. Peut-être pourriez-vous être ce photographe au bout du rouleau, l'image d'une ancienne petite amie tournant en boucle dans son esprit, et qui va rendre visite à l'un des anciens professeurs qui s'était ingénié à vouloir le casser pour lui apprendre la vie. Ceci est décliné dans « **Il joue du piano avec les doigts des autres** ».

Laissez-vous prendre par la main pour visiter cet univers onirique, noir, sublime, poétique, tendre et violent, comme une douceur qui pétillie en gouttes de feu dans votre bouche au fur et à mesure qu'elle se dissout. (148 p. 13,00 €.)

Paul Maugendre

LES (RE)DÉCOUVERTES DE GÉRARD BOURGERIE

LES LUMINAIRES d'ELEANOR CATTON. Buchet Chastel 2014

Nouvelle Zélande – 1866. Walter Moody, jeune Britannique plein d'ambition, débarque du voilier *L'Adieu-Vat* dans le petit port d'Hokitika, sur la côte Ouest. Il vient chercher fortune dans ce pays neuf où se presse une foule d'hommes de toutes origines. La région est réputée pour ses rivières regorgeant de pépites d'or. Moody s'installe à l'hôtel *La Couronne*. Là, dans le salon, douze hommes sont rassemblés dans une sorte de conseil secret. La réunion a pour objectif de tenter d'élucider des faits étranges qui agitent la petite communauté depuis plusieurs semaines. Ces hommes ne sont réunis que par leur implication, peu ou prou, dans des événements bizarres survenus le 14 janvier 1866. Ce jour-là, Anna Wetherel, la putain, avait failli mourir. Crosbi Wells, chercheur d'or, était mort pour de bon. Emery Stains, jeune homme ambitieux et chanceux, avait disparu. Francis Carver, capitaine de *L'Adieu-Vat* et homme sans scrupules, avait mis les voiles. Alistair Lauderback, politicien, commençait sa campagne. Georges Shepard, gouverneur de la prison, se cachait ainsi que la rusée Lydia Wells, toute récente veuve.

La raison de Moody commence à vaciller devant l'accumulation de suppositions émises pour expliquer des faits qui défient la raison : meurtres, disparitions, prophéties, trafics, prostitution, héritages détournés, etc. Moody s'installe à Hokitika et petit à petit, au fil des témoignages des uns et des autres, le récit initial, qui paraissait chaotique, va prendre forme. On découvre un crime commis pour dissimuler une escroquerie sur fond de recherche effrénée de profits. La découverte d'une belle pépite peut vous rendre riche en une semaine. Tout cela est mêlé à une histoire d'amour et même plusieurs.

Lecteurs, vous l'avez compris, impossible de résumer ce livre « monstre », un pavé de près de mille pages, un véritable tour de force écrit par une jeune romancière de Nouvelle-Zélande. La structure du récit, par sa complexité peut dérouter. La seule « introduction », c'est-à-dire l'exposé de la situation initiale racontée par les protagonistes eux-mêmes, s'étend sur quatre cents pages. Ensuite, le héros est témoin d'événements qui s'enchaînent sur un rythme frénétique. Enfin l'auteur, dans une succession de chapitres de plus en plus courts, donne la clé de tous les mystères dans une suite de retours en arrière. L'ensemble est construit comme un roman feuilleton, plein de rebondissements. La

curiosité du lecteur reste en alerte jusqu'au bout... Ainsi chantages, usurpations d'identités, malversations, extorsion de fonds, bagarres, falsifications de documents, etc. sont autant de séquences qui se succèdent sans répit. On assiste bien à une enquête, mais elle parsemée de fausses pistes. Malgré tout on s'attache à une histoire où l'amour et la poésie se dévoilent de temps à autres.

L'auteur prend le temps de décrire un pays à la nature préservée, un cadre sauvage où vivent des aventuriers sans scrupules, dans des conditions rustiques. Elle prend soin de décrire, dans une langue recherchée le milieu, les mœurs, les costumes et les techniques. Elle sait rendre ses personnages attrayants avec leurs caractères, leurs passions et aussi leurs lubies. Toutes les strates de la société sont présentes : en haut, un millionnaire propriétaire de mines d'or : Mannering. Celui-ci traite avec un courtier, qui dépend d'un fondeur. L'or est embarqué sur des navires, d'où l'importance de l'agent maritime, et de tous les métiers qui gravitent autour du port : l'hôtelier, l'employé de banque... Le capitaine, la putain, le politicien sont trois personnages centraux caractérisés par des symboles particuliers que sont la force, le désir et la raison. Même les personnages secondaires retiennent l'intérêt comme par exemple SooYou Cheng, digger solitaire chinois qui cristallise la haine de l'étranger. Une prouesse que ce roman construit sous le signe des correspondances entre les héros et les astres. Ce n'est pas vraiment un polar, mais un vrai roman d'aventures, idéal pour les longues soirées d'hiver.

Gérard Bourgerie

Eleanor Catton a obtenu le Man Booker Prize 2013 pour ce livre.

LA TÊTE EN NOIR

3, rue Lenepveu - 49100 ANGERS

REDACTION (par ordre d'entrée en scène) Jean-Paul GUERY (1984), Michel AMELIN (1985), Claude MESPLEDE (1986), Paul MAUGENDRE (1986), Gérard BOURGERIE (1996), Christophe DUPUIS (1998), Jean-Marc LAHERRÈRE (2005), Jean Hugues VILLACAMPA (2008), Martine LEROY RAMBAUD (2013) Artikel UNBEKANNT (2013), Julien HEYLBROECK (2013) Julien VÉDRENNE (2013)

RELECTURE : Julien VÉDRENNE

ILLUSTRATIONS : Gérard BERTHELOT (1984) - Grégor (2011)

N°177 - Nov. - Déc. . 2015

Porkepî-copies



Les photocopies aux bons prix

A coté de GEMO

Près de Carrefour St Serge

02 41 32 37 58